

Musiques, le fossile et le vivant

par François-Bernard Mâche compositeur

De très nombreuses manifestations, organisées par des professionnels ou des amateurs, devaient marquer, mardi 21 juin, la Fête de la musique. Depuis cinq ans, la Maison des Cultures du Monde, à Paris, a consacré des dizaines de concerts aux musiques venues d'ailleurs. Ces jours-ci s'achève un cycle de musiques et danses du Pacifique qui témoigne de cultures pratiquement inconnues en Occident.

[Depuis cinq ans la Maison des Cultures du Monde expose, au rythme de 25 à 30 concerts par an, tout ce qui, dans le domaine du spectacle musical, peut encore aujourd'hui représenter un ailleurs. Pour clore cette saison, un cycle consacré aux musiques et danses du Pacifique, de Formose à la Nouvelle-Zélande.]

Dès le premier concert, qui présentait, début juin, les polyphonies de trois tribus aborigènes de Taïwan, il était évident que les merveilles du monde musical n'ont pas encore été toutes répertoriées; constatation réjouissante que vient aussitôt assombrir la conscience de leur imminente disparition. En l'an 2000, très bientôt donc, il n'y aura plus que quelques enregistrements pour témoigner de la stupéfiante beauté de certaines polyphonies comme le pasibut-but, chant des Bunun pour faire germer le millet. Une lente montée chromatique, développée à travers les trois voix, symbolise apparemment le travail secret de la terre, qu'elle va aider. Musique sans références, sinon parmi nos compositeurs contemporains. Musique que je voudrais avoir faite, ou peut-être que j'ai faite dans quelque vie antérieure, car elle a l'étrangeté familière de ces souvenirs qu'on n'arrive pas à préciser. Il est vrai que mes ancêtres aussi ont été de rudes coupeurs de têtes, il y a de cela deux millénaires. La présentation des séances à la Maison des Cultures du Monde est un modèle de sobriété et de précision. Aucun tapage sur l'extrême difficulté qu'il y a eu à trouver les fonds et les arguments nécessaires pour convaincre ces gens simples de traverser la terre entière pour se montrer sur des scènes européennes. Le sentiment complexe de fascination n'en est que plus fort. On est témoin d'un chant du cygne, et on sait en même temps que l'on n'est pas tout à fait innocent de cette mort.

Le Pacifique est peut-être la région du globe où l'acharnement destructeur des missionnaires a le plus complètement abouti, pour laisser finalement aux populations soumises l'amère découverte que ce qu'on leur a inculqué n'a plus, depuis longtemps, force de loi réelle dans la vie des Européens.

Cependant, une entreprise comme celle de la Maison des Cultures du Monde n'est pas seulement le prolongement des protestations de Segalen, des surréalistes, de la décolonisation et, pour finir, des idées de mai 1968. Ce qui se mêle à la reconnaissance tardive du pluralisme culturel, c'est aussi l'inquiétude sourde d'être, nous aussi, une culture menacée. En regardant ce

mélange de gestes quotidiens mis en scène et de survivance de grandes traditions oubliées, on se prend à rêver de ce qui va peut-être nous arriver un jour prochain : pour un public et dans un théâtre indéterminés, on verra peut-être une séance organisée comme celles-ci, pour livrer dans un temps mesuré une synthèse de ce que fut la civilisation « occidentale » : suite de Bach transcrite au synthétiseur, retraite aux flambeaux avec majorettes, clip publicitaire, deux minutes de procession chantant l'Ave Maria et cinq minutes de manif avec slogans au mégaphone. Il ne nous reste pas beaucoup plus de ce que furent la plupart des grandes civilisations.

Mais la mélancolie est loin d'être la couleur dominante des musiques du Pacifique. Les Maoris de Nouvelle-Zélande se sont adaptés depuis longtemps aux normes du spectacle à l'occidentale. Leur physique, comme pour la plupart des populations qui se sont succédé dans ce cycle de spectacles, va de la plénitude des sculptures de Gauguin à des Elvis Presley, ou au long nez de quelque marin français qui a laissé parmi eux quelques traces. Leur énergie n'est pas celle d'une fin de race, et leurs danses guerrières avec force roulements d'yeux et langues dardées nous jettent à la face une image plausible de leurs redoutables ancêtres.

On ne retrouve pas ici l'affleurement de cette couche très archaïque qui, de l'Épire à Taïwan en passant par les Nagas de l'Assam, a laissé de splendides polyphonies basées sur des harmonies de secondes et de quarts. L'harmonie des himene polynésiens est sans doute une synthèse de ces antiques traditions et des cantiques protestants qui leur ont laissé leur nom (les hymns). Les mêmes Maoris qui commémoraient si bien leur passé d'avant Cook donnent volontiers dans la musique tahitienne moderne, qui rapproche par moments leur excellent spectacle des productions hollywoodiennes des années 50 style Aventures dans les mers du Sud.

Effet ambigu

Il faut pourtant résister à la tentation du purisme, qui ne serait au fond, ici comme chez certains « baroqueux », que l'expression d'un manque de confiance dans notre avenir. Entre une immobilisation de l'histoire qui fige ces traditions en objets de musée et un métissage culturel qui leur garantit une certaine survie, on ne peut que choisir le mouvement et la vie. Un problème toujours irrésolu est celui de la vitesse de cette évolution, qui risque toujours d'échanger des saveurs bizarres et fortes contre la fadeur standardisée des fast-food culturels.

Une autre question que pose l'adaptation à la scène de celles de ces cultures qui n'ont pas encore opté - comme les Maoris - pour un show-business de qualité est l'effet « porte-bouteilles » à la Duchamp, ou, si l'on préfère l'effet « vitrine », bien connu des musées ethnographiques. N'importe quel objet trivial, convenablement isolé et éclairé, prend rang d'objet d'art, [et tend du

même coup à la fois à magnifier le quotidien et à disqualifier l'ambition proprement artistique de poser dans des œuvres sensibles les interrogations liées à la condition humaine]. Cet effet ambigu joue certainement pour certains épisodes comme le décorticage virtuose d'une noix de coco par un jeune citoyen des îles Cook, car même si notre distinction entre travail et divertissement n'a pas une pertinence universelle, le jeu qui permet simplement d'alléger une tâche plus ou moins pénible et celui qui cherche à définir symboliquement les valeurs d'une société n'ont a ni la même portée ni la même qualité.

Avec les rites de la petite cour rustique du royaume de Tonga (cent mille habitants au total), nous sommes en présence d'un art véritable. Les gestes souples des mains des danseurs ont la finesse de certaines mudras indiennes, même si les clubs de vacances en ont extrait de grossiers stéréotypes qui brouillent un peu notre perception. Et la gentillesse euphorique qui déborde la scène et finit par impliquer une partie du public dans le rite du kava reste contrôlée par un strict respect des préséances hiérarchiques.

On croirait de même que la musique est totalement occidentalisée, mais après une longue alternance dominante-tonique, une cadence sur un accord de septième nous laisse dans une savoureuse incertitude. Même ambiguïté pour ces danses respirant une volupté suave et candide : faut-il voir dans ces danseurs couverts de cotillons multicolores, dans cette danseuse bien huilée sur qui on colle des billets de banque et dans les guitares l'irréremédiable empreinte d'un commerce avide de paradis frelatés, ou tout simplement la désinvolture d'une culture populaire qui, là comme partout où il en subsiste une, ne s'embarrasse pas de scrupules et reste exempte de tout raidissement nationaliste ?

Les musiques polynésiennes ont peut-être adopté d'autant plus facilement les influences européennes qu'elles présentaient avec elles, comme les populations à peau claire qui les pratiquaient, de mystérieuses affinités. La question des universaux, farouchement écartée par les ethnologues actuels férus de sociologie, devra un jour ou l'autre être reposée. En attendant, les musiques métisses de Polynésie, comme celles des îles Cook, continuent, en dépit du rock et des pasteurs, à garder un arrière-goût plaisant de leur joyeuse obscénité d'autrefois : on a pu s'en convaincre en se laissant porter par l'énergie folle de la danse à refrain *Ura pa'u*, par exemple, avec ses tambours de bois et de peau, et ses mouvements qui pourraient être des ancêtres du charleston.

[Les deux dernières troupes viennent des Philippines et de Nouvelle-Guinée. Autant les Kalonga ont le goût un peu fruste qui caractérise les "Proto-Malais", de Sumatra à leur île de Luzon, autant les Magindanao représentent, avec leur musique pour ensemble de gongs, la limite orientale des musiques savantes de l'aire indonésienne. Le son des cithares tubulaires, analogues à celle qui a été exportée jusqu'à Madagascar, paraît un peu nu, privé du bruissement des insectes de la forêt et isolé dans le silence d'une salle. Au contraire le kulintang des Magindanao, une rangée de

8 gongs bulbés accordés (et un peu désaccordés aussi, pour deux d'entre eux...), est un instrument de concert, au même titre que ses homologues balinais le reong et le trompong, et ce qu'en tire le virtuose Amal Lumuntud est très remarquable.]

L'apparition des Papous Melpa et Huli du mont Hagen, en Nouvelle-Guinée centrale, est un phénomène à ne pas manquer. Ils sont encore là jusqu'au 22 juin inclus, avec leurs fantastiques maquillages, leurs coiffes extravagantes, leurs jupettes de feuillage et leur gaucherie qui cautionne l'authenticité de cette aventure. C'est probablement la dernière fois qu'on peut, sans voyager, voir une image directe de cette humanité des premiers âges : leur montée en scène ne les laissera pas indemnes, et leurs enfants n'auront sans doute plus envie de se percer le nez pour y insérer des plumes ou des rondelles de coquillage (à moins que ce ne soit du plastique, déjà !...). Là, ce n'est plus seulement l'effet « porte-bouteilles », c'est le choc de deux mondes, avec des courts-circuits paradoxaux, comme celui qu'illustre une vitrine du Musée de Berkeley en Californie, où l'on voit des pointes de flèche en verre taillées dans des bouteilles de bière, selon la technique paléolithique, par Ishi, le dernier des Indiens Yahis. Nos Papous transformés en acteurs échapperont-ils au sort des « fossiles vivants », qui est le rôle auquel beaucoup aimeraient les réduire? La politique intelligente que mène la Maison des Cultures du Monde, dirigée par Cherif Khaznadar, essaie précisément d'éviter cet effet pervers en jouant à la fois sur le respect des différences et l'échange des cultures.

[C'est tout le problème du siècle à venir que de savoir si l'inégalité de cet échange aura permis ou non de sauver les différences, sans lesquelles nous serions condamnés à une morne contemplation des pires standards de l'industrie de la "variété" si improprement nommée. Pour l'instant nous avons l'immense chance de voir venir à nous le meilleur de ce que les hommes ont pu produire avant cette menaçante normalisation. La prochaine saison présentera la Mongolie, la Corée, le Maroc...]

[18.6.88]

Titre d'origine : Musiques Pacifiques ? en italiques entre [] les passages non publiés dans le Monde du 22 juin 1988.